

L'ARCHITECTONIQUE DE LA CITÉ FUTURE

Le concept de la cité future se manifeste à l'origine du monde. Le malheur humain l'engendre tout naturellement. Il est une forme de l'espoir indéfectible en même temps qu'un stimulateur de vertu. Il hante le cerveau des plus frustes peuplades comme celui des nations policées. Les religions l'accaparent bientôt et lui donnent la force d'un dogme. De telle sorte que le séjour en la cité de bien-être se présente primitivement comme récompense d'une vie pieuse et saine. Le caractère du peuple qui en entretient l'illusion, détermine le genre de félicité en perspec-

tive. L'Égypte invente le Douaout; la Grèce et Rome imaginent les Champs-Élysées; l'Inde se sanctifie en expectative du Nirvana. La Judée attend impatiemment l'apothéose de la Terre promise. L'Islam peuple son Éden sensuel de houris aux yeux noirs dotées par Allah d'une immarcescible virginité. Les peuples chasseurs rêvent de territoires cynégétiques et les peuples guerriers de régions où s'apaisera leur soif de combattre. Enfin, le catholicisme épand sur l'ère nouvelle le leurre de son paradis monotone.

Douée d'une étonnante puissance de diffusion, cette religion maintient désormais les nations occidentales sous cette suggestion paradisiaque. Néanmoins, parallèlement à cette croyance que saint Augustin conforta en la cristallisant sous une forme matérielle (1), naquit une notion plus évidente de la cité future. Sans doute, parut-il décevant de conjecturer un bonheur venu d'une divinité en qui l'expérience terrestre permettait une relative confiance. Allant, à travers

(1) SAINT AUGUSTIN, *la Cité de Dieu*, trad. Lambert, 1675 et 1736, annotée par l'abbé Goujet.

le temps, vers toujours plus de perfectibilité, les hommes augurèrent de leurs conquêtes scientifiques et morales que, peut-être, anticipant sur les édens prochains, un paradis immédiat posséderait aussi son agrément. C'est pourquoi philosophes et législateurs s'efforcèrent d'en élever les premiers fondements. Platon chercha sur quels principes idéalistes pouvait subsister une république heureuse et Aristote sur quelles bases utilitaires.

Les doctrines de ces deux philosophes furent les sources vives où s'abreuèrent les illuminés qui, dans la suite, offrirent au monde leurs Eldorados bâtis de phrases alléchantes (1). Vaine-

(1) Voici, par ordre chronologique, les noms des principaux bâtisseurs de la cité future. Nous éliminons, sauf quelques cas particuliers, les philosophes et économistes : *Allemagne*: Wieland, Hartmann. *Amérique*: Bellamy. *Angleterre*: Morus, Bacon, Hobbes, Harrington, Cumberland, Smith, Merril, Morris, Hudson, Sutherland, Wells. *Italie*: Doni, Campanella, Bonifacio. *France*: Rabelais, D'Urfé, Cyrano Mlle de Scudery, Du Quesne, Fénelon, Meslier, Lesconvel, Terrasson, Morelly, Mably, Gros de Besplas, Mercier, Pechmeja, Volney, Saint-Lambert, B. de Saint-Pierre, Florian, Restif de la Bretonne, Babeuf, Saint-Simon, Fourier, Comte, Cabet, Mettais, Tony-Moilin, Baudelaire, Rimbaud, Ibels, Tarde, Maclair, Lacour, Grave, Zola, Tarbouriech, Halevy, Hollande, Haraucourt, France, Solari, Guitton.

ment au seizième siècle, dans ces Eldorados, nous cherchons trace d'une architecture originale. Évidemment la question artistique préoccupe modérément leurs édificateurs. Ils établissent la béatitude de leurs peuples sur des lois et non sur des monuments. Dans la ville, dont ils ne précisent guère les dimensions et l'aspect, la maison s'environne d'un jardin. Quelle forme affecte cette maison ? Nul ne le pourrait dire. Elle est aérée et saine. Elle dérive directement de la cellule. Elle n'a pas droit à la variété d'apparence. Elle subit, comme l'homme qui l'habite, la pression égalitaire. Elle est, ainsi que le costume, modelée sur un moule unique. A peine les bâtiments communs, marchés, greniers, magasins d'approvisionnements, sénat, lieux d'assemblée populaire et aussi les palais des princes bénéficient-ils d'un privilège de luxe.

Seul, Rabelais, qu'attriste cette disette architecturale, fait surgir de terre une abbaye de Thélème, robuste et charmante, appuyée sur six tours massives, contexturée de marbre et de porphyre, détaillée en sculptures délicates, reluisante de ses toits d'ardoise fine et de ses

gargouilles dorées. Longuement, l'homme de Chinon décrit les merveilles de ce logis où la somptuosité raffinée s'allie à la commodité, les fontaines jaillissantes, les cours aux piliers de cassidoine réunis par des arceaux à l'antique, les galeries aux fresques admirables, les lices, hippodromes, théâtres, piscines, les jardins, les jeux, les écuries, fauconneries, vèneries, les chambres tendues d'étoffes en harmonie avec les saisons, leurs chemins de tapis épais, leurs lits brodés, leurs miroirs spacieux.

Mais l'abbaye de Thélème n'est qu'une vision agréable, un endroit de délices construit pour apprendre au monde un aspect d'existence optimiste. A l'époque même où Rabelais entraçait le plan fastueux, un italien, Jacopo Sannazaro, dessinait une autre physionomie de la cité heureuse, une Arcadie de verdure tranquilles où la maison de pierre se transforme en hutte de feuillage et de chaume. Lope de Vega et Cervantès introduisent en Espagne et d'Urfé en France cette image de l'habitation. Florian plus tard et Bernardin de Saint-Pierre la feront aboutir au hameau de Marie-Antoinette.

C'est, en somme, Mercier qui, le premier, accorde une place importante à l'hygiène et à l'art dans la rénovation de la cité (1). Promeneur du Paris du dix-huitième siècle, il souffre de rencontrer sur son chemin tant de ruelles malpropres et boueuses qu'encombre un affreux embarras de véhicules. C'est pourquoi les voies de sa capitale rêvée, spacieuses et nettoyées, parsemées de fontaines, prêtent leurs perspectives claires à une circulation ordonnée où se mêlent les piétons vêtus de costume amples, les voitures commerciales et quelques carrosses réservés aux vieillards. Des maisons d'une architecture plaisante les bordent, supportant des jardins aériens. Les ponts, débarrassés de leurs boutiques, soutiennent les statues de citoyens célèbres. L'hôtel de ville fait vis-à-vis au Louvre dont la vaste esplanade sert de cadre aux fêtes nationales. Vingt hôpitaux jalonnent la périphérie urbaine. Et, dominant tout cela de leur faste et de leur vastitude, le temple de l'Inoculation et celui de

(1) MERCIER, *l'An deux mille quatre cent quarante*, Amsterdam, Van Harrevelt, 1770, in-12.

l'Humanité dressent sur le ciel leurs silhouettes grandioses.

Mercier se contente, le plus souvent, de caractériser ses réformes architecturales en prodiguant les épithètes et, de ce fait, demeure généralement dans le vague. Néanmoins, il discerne déjà les principales défauts qui empêchent une ville d'être à la fois esthétique et sanitaire. Il indique aux architectes futurs la méthode à suivre pour que leur besogne s'affirme gracieuse et bienfaisante. Au dix-neuvième siècle, la plupart des transformations par lui imaginées sont accomplies. Néanmoins, une tâche considérable reste encore à effectuer et un autre utopiste, Cabet, va la dicter aux municipalités récalcitrantes (1).

Penché sur la carte d'Icarie, Cabet admire la distribution logique des quartiers de sa capitale Icara. Un fleuve, le Majestueux, la traverse ménageant, au milieu de la ville, une île verdoyante. Le palais central de la cité s'élanche de cette île et, de ses terrasses, on peut apercevoir les quarante places qui éclaircissent les quartiers et le

(1) CABET, *Voyage en Icarie*, Paris, 1840.

merveilleux panorama du fleuve charriant entre deux quais fleuris qu'enjambent des ponts de toutes formes et de toutes matières, voire même un pont à transbordeur, une multitude de barques peintes et pavoisées, de bateaux à voile et à vapeur, chargés et déchargés mécaniquement. Les rues droites et larges, dirigées les unes parallèlement et les autres perpendiculairement au fleuve, divisent en soixante communes la masse des bâtisses et chacune de ces communes possède sa propre architecture calquée sur celles des nations anciennes et modernes. Toute commune englobe dans son quadrilatère une école, un hospice, un temple, des ateliers et magasins publics, des lieux d'assemblée. Ces divers édifices sont distribués avec méthode, car chaque rue est un composé de seize maisons en vis-à-vis avec l'un d'eux aux extrémités et au centre.

Au long des maisons règne une galerie vitrée qui préserve les piétons des intempéries. Lorsque cette galerie vitrée ne couvre pas entièrement la rue, des passages souterrains ou des tunnels aériens permettent aux promeneurs de traverser, sans ombrelle ni parapluie, la chaussée.

Celle-ci ne souffre d'aucun encombrement, car les véhicules se résument à des chars populaires ou tramways roulant sur rails. Les reposoirs où ces voitures prennent leurs voyageurs, quelques fontaines, une rangée de réverbères élégants accidentent seuls la rue icarienne. D'ailleurs, les habitants de cette cité privilégiée préfèrent de beaucoup, à tous les moyens de locomotion, les ballons dirigeables qui, assemblés en un vaste parc, les transportent rapidement dans toutes les directions.

Cabet, non plus que les autres utopistes, ne se doute pas que, supprimant les magasins et les brasseries, il supprime en grande partie l'activité et conséquemment la beauté de sa rue. De même, et bien qu'elles soient « magnifiquement imprimées sur papier de diverses couleurs et disposées dans des encadrements » ses affiches non illustrées enlèvent aux murailles des maisons une vie certaine.

Nous avons vu que chaque commune icarienne formait une sorte de quadrilatère distinct. Sur la rue, les maisons de ces quadrilatères, toutes semblables, s'élèvent de quatre étages avec leur

architecture commune. Des statues, des peintures, des sculptures, de nombreux balcons, une abondance de fleurs leur communiquent une certaine gaieté. Des jardins en terrasses les surmontent. Leurs cheminées ont disparu. Leurs façades postérieures, également soignées, ont adopté une architecture champêtre, car elles donnent sur un parc immense où les gazons, les fleurs, les arbres, les canaux, les cascades, les ruisseaux forment un paysage reposant et invitent à la promenade.

L'intérieur de la maison attire, davantage encore que l'extérieur, la sollicitude de Cabet. Il y dispose des machineries qui se chargent de garnir les caves de leur contenu ordinaire et de monter aux étages supérieurs les fardeaux. Les eaux pluviales canalisées vont rejoindre, avec les eaux sales et les vidanges, les égouts souterrains. L'aération est assurée par des vasistas mobiles, le chauffage sans fumée par des systèmes ingénieux, la distribution d'eau par des tuyautages à pression. Des machines à laver dispensent de toutes lessives et les cuisines nationales rendent quasiment inutiles les fourneaux et batteries.

Les domestiques n'existant plus qu'à l'état de souvenir, toutes les dispositions de l'appartement en doivent faciliter le nettoyage. C'est pourquoi les murailles peintes ou carapacées de faïence vernissée, affectent des formes arrondies ainsi que les meubles afin que la poussière n'y adhère pas. Les tapis subsistent encore, de même que les tentures. Les cabinets de toilette et les salles de bain abondent. Les lits de fer sont conditionnés de manière à n'abriter plus des colonies d'insectes parasites.

Évidemment, de tous les utopistes, Cabet est celui qui apporte le plus d'amélioration esthétique et utilitaire à l'habitat humain. Il est fâcheux que des puérités déparent ses concepts d'une remarquable logique. Il faut attribuer, par exemple, son amour des tableaux didactiques et du mobilier incrusté de pierres précieuses à une exagération de moralisme et à cette manie de rendre aux communistes futurs les jouissances de luxe dont les prolétaires modernes furent privés. La simplicité, ce semble, ne peut guère y gagner. Néanmoins, malgré quelques absurdités inévitables, la ville icarienne paraît encore

relativement agréable. On la retrouve dans tous les cas, entièrement calquée dans celle qu'Ernest Tarbouriech s'efforça d'exhumer des ruines de notre actuelle société (1). De communiste, elle est devenue, voilà tout, collectiviste.

Ernest Tarbouriech se montre moins expéditif que Cabet. Il ne fonde point la cité de toutes pièces. Il emploie ce qui existe déjà et procède par évolution. Il respecte l'art partout où il le rencontre. Il classe les églises parmi les monuments historiques, les isole en des jardins et les utilise aux réunions de son peuple régénéré. Il raccorde aux autres maisons par des ailes d'un même style les édifices ayant un caractère esthétique. Ou bien il crée des rues historiques où sont assemblées, après un choix judicieux, les façades de ces monuments. Dans les somptueux hôtels de millionnaires, il ouvre des cercles pour les habitants d'un carré ou coron ou encore des pensions de famille.

Mais toutes les fois qu'un quartier se signale par son insalubrité ou ses constructions lé-

(1) ERNEST TARBOURIECH, *la Cité future, Essai d'une utopie scientifique*, Paris, Stock, 1902.

preuses, il l'abat sans autre considération. Dès lors il bâtit, à son tour, sur le modèle de Cabet, un quadrilatère de maisons, entouré de rues spacieuses au centre duquel s'éploient des jardins.

Ernest Tarbouriech, qui s'offre à nous plutôt comme économiste averti que comme poète imaginaire, nous affirme que ces jardins possèdent un grand charme. Mais il se garde de nous dire en quoi consiste ce charme. A la rigueur on peut le sentir devant le paysage de Cabet où se marient les verdure et les eaux. On y trouve un rappel lointain de Versailles. Au lieu de cela les jardins de Tarbouriech ont pris une abominable attitude administrative. Loin de demeurer abandonnés à leurs avantages naturels, ils sont parsemés de dix petits bâtiments où veillent des fonctionnaires tels que le postier, l'économiste, le restaurateur, le banquier, l'instituteur, le médecin, le pompier et quelques autres. Assurément les fonctionnaires sont les fleurs du jardin collectiviste. C'est à les contempler que l'on prend conscience qu'une société nouvelle est née puisqu'ils ont acquis la douceur, la bienveillance,

l'activité, la spontanéité que vingt siècles ne parvinrent pas à leur communiquer.

Ernest Tarbouriech, dont nous apprécions la compétence économique, ne deviendra jamais un architecte de talent non plus qu'un horticulteur de génie. Il n'apporte aucun document susceptible d'être utilisé à la réfection physique de la Ville. Cependant il reste dans la limite des possibilités matérielles. Il n'a pas tenté de s'élancer dans le domaine de la fantaisie. Il suit, sur un terrain identique ou parallèle, Anatole France et Zola (1). Mais ceux-ci, qui n'ont point voulu se référer à Cabet pour proclamer la nécessité d'une architecture idéale, demeurent fort embarrassés. Qu'inventer qui ne soit pas inventé ou en germe parmi les volumes des utopistes passés ? Anatole France, plus que modeste, renacle devant des prévisions qui prêteraient à sourire. Croit-il vraiment à cette amusette de la Jérusalem nouvelle et surtout possède-t-il cette certitude qu'elle sera collectiviste ? Ses termes mêmes suscitent le doute. Le scepticisme chez lui détruit

(1) ANATOLE FRANCE, *Sur la pierre blanche*, Paris, Levy, s. d.; EMILE ZOLA, *Travail*, Paris, Fasquelle, 1901.

en partie le pouvoir imaginaire. Déjà il a emprunté à Cabet l'image d'une boulangerie mécanique. Il dédaigne de lui emprunter davantage. C'est pourquoi, sur les voies sinueuses de sa cité, la maison, bâtie de briques, ornée de peintures, de sculptures, de faïences éclatantes, surmontée d'une terrasse couverte où s'ouvrent les salles d'hydrothérapie, ne manifeste rien de particulièrement frappant. Elle est, dit-il, d'un style étrange. De-ci, de-là, des jardins. La rue étend, dans la tristesse et la solitude, ses courtes perspectives que n'animent plus le passage des véhicules. Le mouvement s'est fait aérien et, en masses pressées et bruissantes, passent, dans le ciel obscurci de leur ombre, les avions semblables à des poissons et à des oiseaux. Les piétons vêtus d'habits aux couleurs neutres ne risquent pas davantage de colorer les voies délaissées que glace, la nuit, une « lumière d'opale ». Du moins si Anatole France n'a pas découvert une variété de physionomie urbaine, s'est-il préoccupé de la maison intérieure ? Pas davantage. Il nous assure que l'électricité y épand son fluide subtil, chose aisée à présu-

mer. Il y inaugure la téléphonie sans fil. Nous savons que parmi d'innombrables salles à manger, l'une d'elles est blanche, décorée d'une frise de fraisier en fleurs. Et c'est tout. Le commentaire du système politique absorbe entièrement l'attention du psychologue admirable qui, naguère, dans le paysage de Florence où naissait la tendresse grave de Mme Martin Bellême, saluait, d'un cœur ardent et d'une plume limpide, l'art italien dormant au fond des musées et souriant aux murailles des palais.

Assurément Zola s'est efforcé d'être, au point de vue architectural, plus lyrique qu'Anatole France. Il n'aboutit d'ailleurs pas à un résultat meilleur. Cela lui était peut-être plus difficile. France traitait la cité future à un point de vue général. Zola la traite à un point de vue particulier. Par la force des choses, sa ville industrielle doit se rapprocher de celles qu'agglomèrent, parmi les halls des aciéries et des forges, Denain, Anzin et autres centres métallurgiques. Pourtant non. Nous ne verrons pas ces affreux alignements de bâtisses roses aux volets verts, béantes et nues, sur des rues toutes noires d'une pous-

sière de houille. Zola place à la tête de son peuple en puissance de fraternité une sorte d'apôtre, un christ moderne fomenté par l'amour. Il a l'énergie, la robustesse, l'opiniâtreté, la beauté et leurs prestiges. Il unit le sens esthétique aux sens industriel et commercial. Il débarrassera les usines de leur horreur ordinaire. Il les inondera de soleil et d'air. De toutes parts, les eaux y déverseront leurs cascades et les machines, à peine surveillées par des ouvriers esthètes, œuvreront, éclatantes d'aciers et de cuivres, derrière de clairs vitrages.

Et l'usine ayant conquis cet aspect de salubrité, la ville, autour d'elle, ne pourra que le perpétuer. Elle sera un oasis de joliesse et de fraîcheur, un lieu d'harmonie où s'épanouiront les visages joyeux des femmes et vibreront les clameurs des enfants en perpétuelle récréation. Les maisons aux formes variées reposeront coitement sous les arbres, parmi les fleurs. Seront-elles semblables à celles que bâtissent actuellement les compagnies de construction à bon marché ? Zola ne nous le dit point. Ces maisons à bon marché et ces villas qui envahissent nos

banlieues modernes sont d'une tristesse vraiment lamentable et d'une esthétique vraiment calamiteuse. Les maisons ouvrières de Zola, espérons-le, n'auront avec elles aucun rapport. Nous ne pouvons malheureusement en donner, qu'une impression approximative. Elles environneront, dans tous les cas, la Maison-Commune, véritable palais dont la façade polychrome joindra, en d'harmonieux accords, le fer aux grès décorés et aux faïences peintes. Elles embelliront de leur grâce satellite tous les bâtiments publics : bibliothèques, laboratoires, salles de cours et de conférences, bains, piscines, écoles. Elles se réjouiront de leurs toitures en tuiles émaillées, de leurs ornements sculpturaux. L'électricité les vivifiera la nuit et les fontaines y amèneront la fraîcheur en même temps que la propreté et la santé.

Car la ville de Zola, bien que n'inspirant pas plus d'enthousiasme que les autres villes utopiques, se distingue d'elles par une magnificence de santé incomparable. Elle a le visage poupin et rosé. Elle n'est tout entière qu'un sourire.

Or cette faculté de sourire, peu de villes uto-

piques la possèdent. Elles semblent, au contraire, s'efforcer de ne la point acquérir.

La *Nulle-Part* que William Morris édifie, pour sa dilection personnelle, ne donne guère le sentiment d'égaliser en félicité le *Beauclair* de Zola (1). La science n'y préside point. Le peuple qui l'habite est véritablement un peuple de moutons pacifiques, d'une intelligence médiocre et préoccupé seulement de paître et d'enfanter. Il s'habille à la façon du quatorzième siècle et ne souhaite point d'autre état qu'un état de stagnation béate. Il batifole dans les rues en robes de soie et fane en robes de velours. Le fait de s'envelopper de beaux affiquets et de bijoux le comble de plaisir tout autant que celui de vivre sous un régime d'innocente anarchie. Ses pénates sont établis sur l'emplacement de l'ancienne Londres dont il a sottement détruit les monuments.

Il le faut avouer, la *Nulle-Part* de William Morris est plutôt une cité passée qu'une cité future. La construction n'étant plus confiée à

(1) WILLIAM MORRIS, *Nouvelles de Nulle-Part ou une ère de repos*, *Roman d'Utopie*, trad. P.-G. La Chesnais, Paris, G. Belais, 1902.

des spécialistes utilise une architecture archaïque où se mélangent en une mixture monotone, la brique, la tuile et la terre cuite. L'habitable naturellement git en un jardin. La rue commerciale n'a point disparu. Les magasins s'alignent sous des arcades agréables, desservis par des marchands volontaires qui distribuent gratuitement les objets.

Et que l'on ne s'attende pas à rencontrer la moindre machinerie. Les districts manufacturiers ont été rasés. Les chemins de fer apparaissent comme des inventions diaboliques des siècles barbares, les bateaux à vapeur comme des inutilités stupéfiantes. La traction animale remplace la traction mécanique. Sur la Tamise de douces barques convoyent à la rame les voyageurs et passent sous des ponts de pierre et de chêne auxquels on a rendu leurs charges de maisonnettes. Le Tower-bridge et tous les grands arcs de fer qui, jadis, obscurcissaient l'horizon de leurs lignes aiguës ont été fondus pour prodiguer les socs de charrue aux agriculteurs-citoyens. Seuls vestiges d'un temps où le capitalisme pressurait l'humanité anglaise, des